CRITIQUE, opéra. LILLE, opéra (du 5 au 16 octobre 2023). MOZART : Don Giovanni. T. Murray, E. Barath, V. Buialskiy, C. Skerath… Guy Cassiers / Emmanuelle Haïm.

C'est un double anniversaire que fête l'**Opéra de Lille**, avec le centenaire de son magnifique bâtiment historique et les 20 ans à la fois de sa réouverture (après de longs travaux) et du début de mandat de **Caroline Sonrier** – qui avait initié sa première saison en 2003 avec… ***Don Giovanni***de Mozart (dans une mise en scène de David McVicar). Mais autant la proposition scénique du premier était "sage", autant celle de son collègue flamand **Guy Cassiers** est radicale… puisqu'il transpose l'essentiel de l'action dans une boucherie ! Celle, en l'occurence, tenue par Masetto et Zerlina, pour lesquels viande et sexe font bon ménage, puisqu'au milieu des amas de viande disposés sur leur établi, la jeune fille lui offre une turlutte au I avant qu'elle ne lui grimpe dessus, au II, pour avoir sa part de coït. Au fur et à mesure du spectacle, toujours plus de sang au point que tous les protagonistes finissent par en être totalement barbouillés, quand ils s'ébattent, au milieu du II, parmi des monceaux de viandes sanguinolentes mises sous vide, dont des membres humains… Bien que de manière grand-guignolesque, on comprend le propos de Guy Cassiers qui assimile cette orgie carnée à notre société actuelle, toujours plus avide de pouvoir, de sexe et d'argent, la parabole nous apparaissant quand même ici un peu trop facile et outrée.



Par bonheur, l'excellent plateau réuni par **Josquin Macarez** à Lille suffit à notre bonheur, et parvient à faire passer au second plan des images qui ne vont pas forcément dans le sens du chant et de la musique. Si ce n'est qu'**Emmanuelle Haïm** semble adopter la frénésie carnassière de la mise en scène, et adopte ici des *tempi* qui mettent parfois à mal une équipe valeureuse, mais encore jeune et parfois inexpérimentée, et qui doit s'adapter tant bien que mal à la vélocité de sa direction musicale. Mais les qualités de brillance et de souplesse de son superbe ensemble du **Concert d'Astrée** ne sont néanmoins pas remises en cause, et le bonheur est aussi dans la fosse.

Sur le plateau, rendons d'abord hommage au rôle-titre, c'est-à-dire au baryton étasunien **Timothy Murray,** qui incarne avec une plénitude et une intelligence exemplaires le personnage équivoque de Don Giovanni, avec un physique idéal pour le

rôle, et une voix à l'intonation claire et homogène sur l'ensemble de la tessiture. Modèle de musicalité, parfait de goût et de style (superbe demi-teintes dans la sérénade « *Deh, vieni alla finestra* »), d'une intelligibilité formidable dans les récitatifs, il campe un excellent Don Giovanni. Nous succombons également au Don Ottavio de son compatriote **Eric Ferring**, empreint de tendresse et de poésie, car comment ne pas fondre devant son air « *Il mio tesoro*« , délivré avec une élégance et une tenue de souffle incomparables, au point de faire oublier le carnage autour de lui. Dommage que le baryton franco-mexicain **Sergio Villegas Galvain** connaît de sérieux problèmes d'intonation et de justesse dans ses interventions, car le timbre est flatteur et l'acteur particulièrement convaincant. En Leporello, la basse ukrainienne **Vladyslav Buialskiy** rallie, en revanche, tous les suffrages, grâce à ses qualités de phrasé égalant son incroyable verve dramatique, toute de vivacité et de truculence mêlées.Quant à la basse britannique **James Platt**, il campe un parfait Commandeur, aux graves abyssaux.

Côté féminin, toutes les solistes apportent satisfaction à l'oreille comme au drame. A commencer par la soprano hongroise **Emoke Barath**, qui confère sa belle voix corsée à Donna Anna et distille une sensualité et une incandescence remplies de sens tragique qui suscitent l'admiration. Elle donne de magnifiques accents au superbe air « *Or sai chi l'onore* », et nous réserve de somptueuses vocalises. Dans le rôle d'Elvira, la jeune soprano belgo-suisse **Chiara Skerath** fait preuve d'un engagement dramatique tout aussi remarquable, avec des aigus aussi sûrs que percutants, mais les ardues vocalises de son air "*Mi tradi*" la mettent un peu en difficulté. Enfin, la splendide soprano suisse **Marie Lys** offre sa pétulance, sa fraîcheur et sa belle sensibilité à Zerlina, toute de musicalité délicate – se prêtant par ailleurs bien volontiers (et avec beaucoup de crédibilité) à toutes les excentricités du metteur en scène !

CRITIQUE, opéra. Lille, opéra (du 5 au 16 octobre 2023). MOZART : *Don Giovanni*. T. Murray, E. Barath, V. Buialskiy, C. Skerath… Guy Cassiers / Emmanuelle Haïm. Photos © Simon Gosselin.

VIDEO : Teaser de “Don Giovanni” selon Guy Cassiers à l’Opéra de Lille

---

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, Opéra municipal, le 10 octobre 2023. MEYERBEER : L’Africaine. K. Deshayes, F. Laconi, J. Boutillier, H. Carpentier… C. Roubaud / N. Abbassi.

*Alors que l’on avait quitté, en juin dernier, l’**Opéra de Marseille** avec le chef d’oeuvre de **Giacomo Meyerbeer** que sont* Les Huguenots, *c’est avec l’ultime ouvrage lyrique du maître allemand que Maurice Xiberras a souhaité inaugurer sa saison 23/24 (sur laquelle il nous a fait de nombreuses confidences en interview) :* “**L’Africaine**” *(1865).*



Commençons par le principal point négatif de la soirée, les nombreuses coupures effectuées par **Roberto Rizzi-Brignoli** (tout ça pour, au final, jeter l'éponge et tendre la baguette à son collègue égyptien **Nader Abbassi…**), réduisant une partition d'une durée de plus de 4h de musique… à moins de 3h ici – ce qui ne rend pas justice à ses nombreux mérites, en gommant une bonne partie de ses aspects novateurs (même si, soyons francs, l'ouvrage ne se hisse pas au même niveau de splendeur que *Les Huguenots* ou *Le Prophète*…). Cette grosse heure manquante, en plus de déséquilibrer l'œuvre, retire beaucoup de son intérêt à l'entreprise de réhabilitation d'une partition aussi rare que mal aimée. Et si les coupures sont ici trop nombreuses pour les nommer toutes, citons par exemple celles pratiquées dans le long *Prélude* orchestral du III, ou encore, au V, le second air d'Inès et la dernière intervention

de Vasco de Gama.

Et puis comment ne pas regretter aussi le côté “spartiate” de cette production confiée à **Charles Roubaud**, qui souffre du même “mal” que *Les Huguenots* réglés par Louis Désiré *in loco* en juin dernier, c’est à dire un manque de faste qu’appelle pourtant tout ouvrage se référant au style “Grand Opéra français”, genre auquel se rattache les trois ouvrages meyerbeeriens précités, et dont *L’Africaine* est l’un des fleurons. Certes, de magnifiques images vidéos (signées par **Camille Lebourges**) sont ici offertes à la rétine des spectateurs (en se substituant à l’indigente scénographie d’**Emmanuelle Favre…**), et la scène de l’orage qui clôt le troisième acte ou la dernière image du spectacle – avec ses corolles de fleurs qui s’agrandissent pour emplir tout l’espace de l’écran géant placé en fond de scène – font certes leur petit effet. Mais le bât blesse également dans la direction d’acteurs effectuée ici *a minima* par Charles Roubaud, qui s’est visiblement peu intéressé à la psychologie, aussi fruste soit-elle, des divers protagonistes. Ils restent ici des marionnettes aux réactions prévisibles, mais non motivées par un travail en profondeur sur leur comportement.

Par bonheur, hors un emploi (**Cyril Rovery,** Grand-Prêtre de Brahma à la ligne de chant chaotique et aux aigus pénibles, violemment sanctionné par des huées au moment des saluts), la distribution réunie sur le Vieux-Port soulève l’enthousiasme. Après avoir illuminé le rôle de Valentine ici-même en juin, **Karine Deshayes** (qui nous a accordé une interview à l’occasion de cette prise de rôle) prouve à nouveau – avec le rôle de Sélika – qu’elle n’a pas de rivale aujourd’hui dans ce répertoire lié à jamais à Cornélie Falcon (bien que décédée à la création de ce dernier *opus* meyerbeerien), possédant les mêmes atouts que son illustre consoeur, à commencer par un phénoménal ambitus vocal, d’un grave sonore à un extrême aigu puissamment projeté et longuement tenu – venant ainsi sans le

moindre encombre à bout d'un des rôles parmi les plus redoutables du répertoire. Sa cavatine du II, "*Sur mes genoux*", est emplie de sensualité, d'abandon langoureux, avec des accents voluptueux, tandis que son air final "*Je vois la mer immense*", scène à mi-chemin entre les adieux de Didon et la mort de Mélisande, lui permet de révéler son tempérament dramatique hors-normes, qui mérite que l'on parle de "La" Deshayes… comme on disait "La" Caballé !

Face à elle, **Florian Laconi** ne démérite absolument pas, le rôle de Vasco de Gama s'avérant idéal pour mettre en valeur les qualités vocales actuelles du ténor messin : l'éclat et même la flamboyance d'un timbre pourtant par essence peu flatteur, la longueur du souffle, l'élargissement de l'émission dans l'aigu sont autant d'atouts que le chanteur use avec adresse pour peindre le caractère finalement aussi égoïste que méprisable du héros portugais, qui fait ici passer la recherche de la gloire bien avant la fidélité à la parole donnée.



Autre bonne surprise, la soprano **Hélène Carpentier** – dont l'ardente Electre dans *Idoménée* de Campra à Lille il y a deux ans nous avait impressionnés – campe une parfaite Inès, avec son timbre lumineux et pur, qui traduit idéalement le caractère virginal de l'héroïne. Quel crève-coeur, dés lors, qu'on lui ait supprimé son second air au début du V, "*Fleurs nouvelles, arbres nouveaux*" ! Autre bonheur de la soirée, le Nélusko de **Jérôme Boutillier** qui possède l'exacte vocalité de son personnage, écrit sur mesure pour le célèbre baryton Jean-Baptiste Faure, interprète verdien par excellence – et l'on sait quel exceptionnel Posa a été Jérôme Boutillier, sur cette même scène, la saison dernière. Son magnifique phrasé rend justice, notamment dans son morceau de bravoure "*Adamastor, roi des ondes profondes*", à un rôle encore inscrit aux règles du premier romantisme. Enfin, les nombreux *comprimari* (hors donc Rovery) remplissent tous dignement leur tâche, ainsi de **Patrick Bolleire** en Don Pedro, **Christophe Berry** en Don Alvaro

ou encore **François Lis** en Don Diego, et avec une mention spéciale pour la basse **Jean-Vincent Blot** qui campe un impressionnant Grand Inquisiteur.

En fosse, le chef égyptien **Nader Abbassi,** malgré des *tempi* parfois un peu lents, dirige avec beaucoup de scrupule la partition de Meyerbeer, mais aussi parfois une vraie richesse de nuances (comme dans l'envoûtant *Prélude* du III), tandis que les chanteurs sont efficacement soutenus. De leur côté, les **Chœurs de l'Opéra de Marseille** – préparés ici par **Christophe Talmont** (suite au départ d'Emmanuel Trenque pour La Monnaie de Bruxelles) – trébuchent parfois sur les nombreux ensembles qui leur sont dévolus, mais dans lesquels, il faut bien avouer, le compositeur accumule les difficultés techniques, autant que les attaques à découvert.

Bien que clairsemé, en cette soirée de dernière, le public ne fait pas moins un triomphe aux artistes au moment des saluts, **Karine Deshayes** recevant notamment un surcroît de vivats mérités pour son incandescente Sélika !

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, Opéra municipal, le 10 octobre 2023. MEYERBEER : L'Africaine. K. Deshayes, F. Laconi, J. Boutillier, H. Carpentier… C. Roubaud / N. Abbassi. Photos © Christian Dresse

VIDEO : Trailer de « L'Africaine » de Giacomo Meyebeer à l'Opéra de Marseille

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 9 octobre 2023. ROSSINI : La Cenerentola. Thomas Hengelbrock / Damiano Michieletto

Parmi les événements lyriques du début de saison, la nouvelle production de ***La Cenerentola*** (1817) de **Gioachino Rossini** permet de retrouver au **Théâtre des Champs-Elysées** le metteur en scène italien **Damiano Michieletto**, après son controversé *Jules César* de Haendel, donné ici-même l'an passé. La sobriété est de mise au début du spectacle, où la transposition contemporaine s'épanouit dans le quotidien d'une cafétéria aussi triste que blafarde, mettant en valeur les costumes de mauvais goût des deux soeurs de Cendrillon. Michieletto joue à plein la carte de l'opposition sociale entre riches décérébrés et égoïstes d'un côté, face à la générosité du Prince et de sa future promise, de l'autre. Pour autant, la farce met un peu de temps à décoller, tant les caricatures tournent à vide, à force des répétitions des mêmes idées. Il faut attendre l'invitation au bal pour que le spectacle décolle enfin, avec la mise en avant du personnage d'Alidoro, grimé en une sorte d'envoyé divin : on comprend dès lors pourquoi il était littéralement descendu du ciel, en début de spectacle. Cette idée savoureuse permet de réintroduire une forme de magie, là

où l'adaptation du conte par les librettistes de Rossini l'en avait privé, à l'instar de la fée absente de l'opéra. Tout du long, Alidoro manipule les uns et les autres pour donner davantage de cohérence à l'action, tout en naviguant entre touches humoristiques et délicatesse poétique. Avec ce personnage, on pense parfois à une idée semblable développée par Stefan Herheim à Lyon, introduisant un double de Rossini comme une sorte de Monsieur Loyal (voir le compte-rendu de cette production, en 2017). Finalement très fidèle au livret, le travail de Michieletto s'accompagne d'une virtuosité visuelle toujours aussi inventive, de l'exploration surprenante de la scénographie dans les hauteurs aux éclairages variés (revisitant ainsi le même plateau au I et au III pour leur donner deux atmosphères complètement différentes).



La production est accueillie par des applaudissements

enthousiastes, même si quelques huées viennent gâcher la fête au moment des saluts, ici ou là. L'exécution musicale fait davantage l'unanimité, tant il est vrai qu'on trouve en **Thomas Hengelbrock** un interprète de grande classe, tirant Rossini vers une élégance toute mozartienne, à force d'allègement des textures. L'exploration des détails de la partition permet de se délecter des sonorités sur instruments d'époque, malgré quelques verdeurs aux bois, en un sens des nuances et de la respiration toujours éminemment théâtrales dans les parties apaisées – en contraste avec les verticalités plus enflammées. Ce travail d'orfèvre est toujours très respectueux du plateau (y compris le superlatif **Choeur Balthasar Neumann**), qui n'a jamais à forcer la voix pour affronter la fosse.

On retrouve en **Marina Viotti** une Angelina de haute volée, à force de phrasés souples et harmonieux, sans parler de son intelligence au service du texte, toujours aussi stimulante. Si la chanteuse franco-suisse se saisit de toutes les difficultés techniques, elle peine toutefois à convaincre dans son premier air, faute d'un timbre plus harmonieux, au léger *vibrato*. On aimerait aussi l'entendre dans des rôles plus ardents, à même de faire valoir ses qualités théâtrales, comme celui que lui avait confié le Théâtre des Champs-Elysées en 2015, dans La Périchole d'Offenbach). A ses côtés, **Levy Sekgapane** (Don Ramiro) ravit par sa fraicheur de timbre, d'une jeunesse rayonnante et parfaitement en phase avec le rôle. Même si on note une timidité plus prononcée dans les dialogues, notamment des piani un peu pâle, le ténor sud-africain ravit par son brillant et son articulation, lorsque l'émission est en pleine voix. On aime aussi le Dandini d'**Edward Nelson**, à la technique sans faille sur toute la tessiture, sans parler de sa projection aisée. Les quelques raideurs dans l'interprétation devraient rapidement disparaitre, tant le rôle semble lui convenir comme un gant. Belle idée, aussi, de confier le rôle d'Alidoro au sonore **Alexandros Stavrakakis**, qui se régale de son rôle de maître de cérémonie avec un plaisir gourmand, imposant sa voix profonde

et pénétrante à toute l'assistance. Les rôles comiques trouvent en **Peter Kálmán** (Don Magnifico) un interprète tout aussi truculent, aux graves mordants, bien épaulé par ses comparses délicieusement vénéneuses, **Alice Rossi** (Clorinda) et **Justyna Ołów** (Tisbe).

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 9 octobre 2023. ROSSINI : La Cenerentola. Marina Viotti (Angelina), Levy Sekgapane (Don Ramiro), Edward Nelson (Dandini), Peter Kálmán (Don Magnifico), Alice Rossi (Clorinda), Justyna Ołów (Tisbe), Alexandros Stavrakakis (Alidoro), Orchestre et Chœur Balthasar Neumann, Thomas Hengelbrock (direction musicale) / Damiano Michieletto (mise en scène). A l'affiche du Théâtre des Champs-Elysées à Paris, jusqu'au 19 octobre 2023. Photos (c) Vincent Pontet

VIDEO : Teaser / Répétitions sur scène de « La Cenerentola » selon Michieletto au TCE

CRITIQUE opéra. MASSY, Opéra. Le 6 octobre 2023. Soirée spéciale des 30 ans. Armando

Noguera, Gabrielle Philiponet, Eleonore Pancrazi… Dominique Rouits / Orchestre de l’Opéra de Massy

Le spectacle lyrique a pleinement trouvé sa place et les conditions de son essor à l’Opéra de Massy. C’est naturellement le sentiment qui s’empare de tous les spectateurs à l’issue de cette soirée anniversaire, célébrant les 30 ans de l’institution, à plusieurs titres exemplaires.



Au moins sur deux points : artistique car ici dans le sud de Paris, au nord de l’Essonne, l’éclectisme et l’excellence de chaque saison suscitent l’admiration (ainsi, entre autres, la prochaine nouvelle production à venir, incontournable dans l’agenda francilien : Dialogues des Carmélites de Poulenc, les 10 et 12 nov, nouvelle production lançant la nouvelle saison lyrique) ; c’est aussi sur le plan sociétal et populaire, une réalisation plus que convaincante, revitalisant tout un quartier que l’on pensait « perdu » et enclavé, grâce à l’émergence réussi d’un pôle culturel dont la prochaine étape, allant grandissant, sera

l'inauguration du Centre Beaubourg derrière le théâtre lui-même. Voilà qui augure un rayonnement magistral au sud de l'Île de France, renforcé aussi par la prochaine station « Massy-opéra » qui rendra d'autant plus accessible la scène lyrique et musicale pour tous les franciliens et tous les visiteurs de toute provenance…

Ce soir, les élus sont présents (à l'échelle de l'Etat, de la Région et aussi de la Municipalité, tous réunis autour du directeur général **Philippe Bellot**). Car l'Opéra de Massy est le fruit d'une chaîne de décideurs dont les différents profils ont su jouer la carte de la complémentarité ; ils ont maintenu coûte que coûte la continuité du projet, menant à son inauguration en… octobre 1993. Bel exemple de concertation et d'entente politiques. Une exposition d'affiches et de témoignages rend compte des 3 décennies passées. En fond de scène, des images d'archives évoquent quelques grands moments opératiques d'une histoire déjà riche en saisons plurielles et en grands moments vécus par le public.

La greffe a pris et Massy contre toute attente, malgré la concurrence fournie des théâtres d'opéras dans Paris intra-muros, a trouvé et fidélisé ses publics. Devant une salle comble, la soirée enchaîne les pièces maîtresses du répertoire, … des extraits qui ont enchanté les spectateurs massicois et qui depuis sont restés dans la mémoire collective.

Sur scène, l'Orchestre de l'Opéra à son grand complet est dirigé par **Dominique Rouits**, chef attitré (et fondateur) de l'Orchestre de l'Opéra de Massy, qui soigne l'éclat, la transparence, l'intensité dramatique de chaque air. Après une pétillante ouverture qui porte la signature du génial Rossini (Semiramide), servi par une somptueuse acoustique, chaque séquence lyrique transporte ; c'est une fête certes, – le plaisir se lit sur le visage des 4 chanteurs invités ; mais la soirée révèle aussi des tempéraments dramatiques qui malgré la découpe en extraits, savent s'immerger et exprimer la

profondeur du drame concerné. Dans la joie et la facétie, un rien provocante (**Eleonore Pancrazi** dans La Cenerentola de Rossini) ou l'extase amoureuse, cet enivrement des sens qui diffuse jusque dans l'orchestre (duo Mimi / Rodolfo de La Bohème de Puccini par **Gabrielle Philiponet** et **Jean-François Marras**).

La seconde partie gagne une intensité décuplée grâce à une sélection qui tout en évoquant les productions déjà vues et applaudies in loco, convoque certains airs parmi les plus intenses de l'opéra romantique français.

Saluons le duo de Cendrillon et du Prince, page subtile et sensuelle d'un ouvrage méconnu (Cendrillon de Massenet, avec **Eleonore Pancrazi** et **Gabrielle Simmonet**), et surtout le duo final, hautement spirituel et tragique de Thaïs de Massenet, où dans les rôles respectifs du moine Athanael et de l'ex courtisane à Alexandrie, **Armando Noguera** et la même **Gabrielle Philiponet**, éblouissent en intensité et en justesse. Défendu par d'aussi solides interprètes, le duo fait surgir le grand frisson dans la salle massicoise. Le baryton nous avait régalé précédemment dans deux scènes rares ; exigeant du chanteur, un vrai travail d'acteur (l'air de Ford de Falstaff de Verdi qui exprime une jalousie dévorante et rentrée ; et aussi le superbe « Avant de quitter ces lieux » de Valentin dans le Faust de Gounod).

Orchestre aux teintes et accents luxueux, chanteurs plus qu'investis… Que demander de plus ? Bon anniversaire à l'Opéra de Massy ! Cette soirée incarne le souci de qualité, transmet l'émotion en partage ; elle exprime aussi cet esprit de famille, élément incontournable pour la continuité de l'aventure. De toute évidence, dans la perspective du futur grand pôle culturel, l'Opéra de Massy est promis à de somptueuses prochaines réalisations. A suivre désormais.



CRITIQUE opéra. MASSY, Opéra. Le 6 octobre 2023. Soirée spéciale des 30 ans. Direction et commentaires : **Dominique Rouits**/ **Orchestre de l'Opéra de Massy**. Avec

Soprano : Gabrielle Philiponet
Mezzo-Soprano : Eleonore Pancrazi
Ténor : Jean-François Marras
Baryton : Armando Noguera

Photo : © Classiquenews 2023

Prochain événement à l'Opéra de MASSY : Dialogues des Carmélites de Francis Poulenc, très prometteur lancement de la nouvelle saison lyrique 2023 – 2024 : **les 10 et 12 nov 2023**.

LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison de l'Opéra de Massy :
https://www.classiquenews.com/opera-de-massy-nouvelle-saison-2023-2024/

La saison des 30 ans ! Inauguré le 9 oct 1993 par Teresa Bergenza, **l'Opéra de Massy** souffle lors de sa nouvelle saison 2023 / 2024, ses déja… 30 ANS ! Pour ouvrir un nouveau cycle festif et très prometteur, l'Orchestre de l'Opéra de Massy joue un premier concert des grandes pages lyriques ayant marqué l'histoire du Théâtre depuis sa création (**Gala des 30 ans, 6 et 7 oct 2023**).

LIRE nos articles **dédiés à l'Opéra de MASSY**, dont **notre entretien avec Xavier ADENOT**, directeur de la production, à propos de la nouvelle saison 2023 – 2024 de l'Opéra de Massy – spéciale 30 ans :

https://www.classiquenews.com/?s=massy

VIDÉO :
VOIR le FILM SOUVENIR / Documentaire – **Les 30 ans de l'Opéra de MASSY :**
Entretien avec Dominique Rouits, directeur de l'Orchestre de

l’Opéra de Massy

https://www.youtube.com/watch?v=VNrHQtQJ7zE

CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-Théâtre, le 7 octobre 2023. PUCCINI : La Bohème. T. Takala, A. Lagha, P. Madoeuf, J. Martin-Royo… Paul-Emile Fourny / David Reiland.

Comme l’on pouvait s’y attendre, c’est une mise en scène à la fois classique et de bon goût de ***La Bohème*** de **Giacomo Puccini** que **Paul-Emile Fourny** a imaginée pour son fief de l’**Opéra-Théâtre de Metz**. Cela est dû, en grande partie aux très jolis décors de **Valentina Bressan**, dans un style industriel, avec de grandes vitres de type ateliers. L’ombre du moulin-rouge plane sans cesse, ses ailes tournoyant discrètement à l’arrière-plan des quatre actes. De même, les artistes féminines du **Choeur de l’Opéra-Théâtre de Metz Eurométropole**, qu’il faudra saluer pour leur entrain autant que leur cohésion, car ici habillées comme des danseuses de cancan, n’hésitant pas à soulever leurs jupons dans les derniers accords de l’acte II du Café Momus. C’est un spectacle qui se veut une ode à la jeunesse et à l’énergie vitale – quand bien même contrariées par les dures réalités de la vie !



La jeune soprano finlandaise **Tuuli Takala** n'a pas besoin de tousser à qui mieux mieux – ce qu'elle ne fait d'ailleurs à aucun moment ! – pour se montrer émouvante en Mimi. Son entrée en scène ressemble à celle d'une écolière sage et bien élevée, et sa mort est l'extinction timide d'une jeune fille fragile. Côté voix, son timbre pudique mais soutenu, d'une étoffe soyeuse, appuyé sur un souffle égal et malléable, épouse les exigences du chant puccinien. Las, son Rodolfo – le ténor franco-marocain **Amadi Lagha** – tranche radicalement avec une voix dont la robustesse et la puissance semblent sans limite, déparaillant le couple. Ce Calaf et Radamès d'exception se fourvoie dans un rôle qui appelle autrement plus de nuances et de délicatesse, et ses "*Mimi*" finaux percent plus les tympans qu'ils ne déchirent l'âme.
En grande forme, le baryton catalan J**oan Martin-Royo** est un Marcello lyrique, puissant, et surtout soucieux de faire vivre un personnage complexe. De son côté, la pétulante soprano lyonnaise **Perrine Madoeuf** joue Musetta avec beaucoup de chien, mais son éclat n'est pas seulement scénique, sa voix fraîche

possédant toute la souplesse et tout le brillant requis par sa partie. Le bondissant baryton slovaque **Csaba Koltar** s'avère parfaitement distribué en Schaunard, ce qui est le cas aussi du Colline de la basse franco-biélorusse **Alexey Birkus**, dont le "*Vecchia zimarra*" est particulièrement applaudi. Enfin, le Chœur d'enfants et le chœur maison déploient toutes les vitamines requises dans leurs quelques apparitions à l'acte II.

En fosse, le directeur musical de l'**Orchestre National de Metz Grand Est**, le chef belge **David Reiland**, tient sa phalange (et son plateau) avec un dynamisme qui force l'admiration. Avec autant de précision que de rigueur, il veille à l'architecture générale de l'ouvrage, tout en respectant la couleur sonore particulière de chacun des actes.

CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-Théâtre (du 1er au 7 octobre 2023). PUCCINI : La Bohème. T. Takala, A. Lagha, P. Madoeuf, J. Martin-Royo… Paul-Emile Fourny / David Reiland. Photos © Luc Bertau.

VIDEO : Trailer de « La Bohème » de Puccini selon Paul-Emile Fourny à l'Opéra-Théâtre de Metz

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V. Bunel, P. A. Bénos-Djian… Ted Huffman / Damien Guillon.

C'est avec l'un des principaux succès de la mouture 2022 du Festival d'Aix-en-Provence que s'ouvre la saison 23/24 de l'O**péra de Rennes**, une production du ***Couronnement de Poppée*** de **Claudio Monteverdi** signée par le metteur en scène new-yorkais Ted Huffman. On y retrouve la scénographie spartiate de **Johannes Schütz** (ici reprise et adaptée par **Anna Wörl)**, qui se distingue avant tout par cet énorme tube – moitié noir moitié blanc – qui reste suspendu au-dessus des protagonistes la soirée durant, comme un symbole de dualité entre le bien et le mal tout autant que leur fatal destin. Mais surtout **Ted Huffman** fait du vrai théâtre en musique, crée des personnages de chair et de sang, travaillés par l'ambition, et soumis à l'impitoyable dictature de leurs pulsions. Le physique des chanteurs permet de les dénuder et de faire parler leurs corps, à l'instar de la scène "trioliste" entre Poppée, Néron et Lucain, quand le duo final s'avère également d'un rare érotisme.



Presque entièrement renouvelée par rapport aux représentations aixoises, la distribution se montre du même haut niveau. A commencer par le contre-ténor étasunien **Ray Chenez** qui compose un Néron névrotique et sadique, avec un regard et une expression inquiétants, et qui convainc sans réserve autant par le jeu, très vif, que par le chant, d'une exceptionnelle autorité. A ses côtés, **Catherine Trottmann** peut paraître un peu trop charmante, douce et sincère pour incarner la manipulatrice et carnassière Poppée – car comment ne pas fondre devant la beauté de la voix et la musicalité sans faille de l'artiste, la jeunesse, la beauté et la sensualité qu'elle dégage, notamment dans les nombreux baisers et caresses qu'elle échange avec l'Empereur romain.

C'est également une grande émotion que suscitent la plénitude et la chaleur du timbre de la mezzo française **Victoire Bunel** (en Octavie) : son « *Disprezzata regina* », comme son adieu à Rome, comptent parmi les plus intenses moments de la soirée. De son côté, la jeune basse **Adrien Mathonat** possède toute la prestance de Sénèque, avec un grain de voix superbe, et toute

la grande flexibilité exigée par ce répertoire. Déjà présent à Aix dans le personnage d'Othon, **Paul-Antoine Bénos-Djian** réitère sa performance, avec de splendides vocalises, chaque fois plus assurées et variées dans leurs inflexions. **Maïlys de Villoutreys** est une Drusilla délicieusement fruitée, tandis que le contre-ténor **Paul Figuier** campe les deux rôles de travestis que sont Arnalta et la Nourrice avec beaucoup d'aplomb, mais sans les excès habituellement liés à ces deux figures. Mentionnons, enfin, le délicieux Amour de **Camille Poul** tandis que **Sebastian Monti** (Lucain), **Thibault Givaja** (Libertus) et **Yannis François** (Le Licteur) complètent avec bonheur la distribution vocale.

Au pupitre, le chef rennais **Damien Guillon** dirige son ensemble **Le banquet céleste** avec autant de prudence philologique que de sensibilité dramatique. Malgré une instrumentation légère, il offre une lecture ample et charnue, souple, nerveuse et richement colorée de la magnifique partition de Monteverdi. Et c'est un succès amplement mérité que toute l'équipe artistique obtient au moment des saluts !

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V. Bunel, P. A. Bénos-Djian… Ted Huffman / Damien Guillon. Photos © Laurent Guizard

VIDEO : Ambroisine Bré et Eve-Maud Hubeaux chantent « *Pur ti miro* » dans *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023. JANACEK : L’Affaire Makropoulos. Susanna Mälkki / Krzysztof Warlikowski.

La reprise de la production de ***L’Affaire Makropoulos*** (1926) de **Leos Janáček**, imaginée par **Krzysztof Warlikowski** en 2007 et reprise plusieurs fois ensuite, est un événement à ne pas manquer, tant son travail n’a pas pris une ride, que ce soit dans la progression dramatique ou l’expression visuelle, d’une beauté plastique réglée dans le moindre détail.



Initiée au début des années 2000, la carrière lyrique de **Krzysztof Warlikowski** prit un envol considérable avec ses premières productions parisiennes, dont *Iphigénie en Tauride* de Gluck en 2006, puis *L'Affaire Makropoulos*, l'année suivante. Le parfum de scandale entourant la plupart des mises en scène proposées par le Polonais a souvent été propagé par l'incompréhension suscité par sa fascination pour toilettes et lavabos, à laquelle le présent spectacle ne fait pas exception. C'est pourtant ici un ajout qui trouve tout son sens, tant Warlikowski oppose le monde léché de la représentation sociale – ici incarné par les lignes épurées d'un superbe cinéma des années 1950 – aux réalités plus sordides de la vie privée : Emilia Marty, alias Elena Makropoulos, n'est-elle pas cette femme sans foi, ni loi, prête à tout, y compris offrir son corps au tout-venant, pour récupérer sa recette d'immortalité ?

Tout au long du spectacle, des images filmées associent l'héroïne aux grandes stars du cinéma d'antan, dont Marilyn

Monroe : c’est précisément avec sa robe soulevée par l’aération qu’Emilia Marty apparaît, soulignant autant son charme irrépressible que sa fragilité psychologique, ainsi suggérée dès le début de l’action. En experte de la dissimulation, l’héroïne se joue de tous les looks, plus glamours les uns que les autres, démontrant ainsi sa capacité à endosser tous les rôles, à l’instar d’une star de cinéma. L’exploration de son caractère, fouillé comme jamais, permet de se jouer du statisme de l’action (particulièrement présent ici), de même que la variété visuelle des différentes scènes, aux changements d’atmosphère irréels et fascinants, magnifiés par des éclairages de toute beauté (notamment lorsque la scène du cinéma se soulève pour dévoiler sa structure métallique). On aime aussi la capacité de Warlikowski à faire surgir l’émotion là où on ne l’attend pas : les deux faux duos d’amour entre Marty et son fils Albert Gregor (qui ignore tout de ses origines) sont ainsi un sommet d’intensité expressive, particulièrement quand les interprètes s’effondrent de chaque côté de la porte qui les sépare, soulignant autant leur proximité que leur impossible liaison.

C’est peu dire qu’on retrouve en **Karita Mattila** une chanteuse au tempérament bouillant, à même de faire vivre son personnage d’une folle aisance, comme jadis Angela Denoke sur le même plateau. Si la Finlandaise n’a plus l’âge du rôle, ce qui s’entend aussi au niveau du timbre fatigué, elle continue à imposer cette présence scénique à nulle autre pareil, d’une sincérité émouvante jusque dans les saluts, où sa complicité avec orchestre et public est évidente. Malgré une projection parfois limitée dans les dialogues, Mattila reste une technicienne hors pair, qui connait l’état et les limites de sa voix, pour donner le maximum de ses moyens, en toute circonstance. Face à cette grande artiste, toujours aussi émouvante, **Pavel Černoch** (Albert Gregor) s’impose à force de clarté d’articulation et de brio. Mais on aime peut-être plus encore les seconds rôles truculents, notamment le pénétrant Kolenaty de **Károly Szemerédy** ou l’irrésistible vieillard

libidineux de **Peter Bronder.** De quoi donner une vitalité théâtrale particulièrement soutenue autour de l'héroïne.

Enfin, la direction de **Susanna Mälkki** démontre encore une fois tout son amour pour ce répertoire, à force d'attention aux équilibres et de précision rythmique. A peine pourrait-on souhaiter, ici et là, une bride un rien plus relâchée pour faire davantage pétiller la savoureuse orchestration de Janáček, mais l'essentiel est là, bien porté par un **Orchestre de l'Opéra de Paris** très engagé pour l'occasion.

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023. JANACEK : L'Affaire Makropoulos. Karita Mattila (Emilia Marty), Pavel Černoch (Albert Gregor), Johan Reuter (Jaroslav Prus), Károly Szemerédy (Maître Kolenaty), Nicholas Jones (Vitek), Ilanah Lobel-Torres (Krista), Cyrille Dubois (Janek), Peter Bronder (Hauk-Sendorf), Orchestre et Choeur de l'Opéra national de Paris, Ching-Lien Wu (chef de chœur), Susanna Mälkki (direction musicale) / Krzysztof Warlikowski (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra National de Paris, à Bastille, jusqu'au 17 octobre 2023. Photo : Bernd Uhlig / ONP.

VIDEO : Trailer de « L'Affaire Makropoulos » de Leos Janacek selon Warlikowski à l'ONP

CRITIQUE opéra. NICE, Opéra,

le 1er oct 2023. DELIBES : Lakmé. Kathryn Lewek… Jacques Lacombe / Laurent Pelly

Propre au dernier XIXème siècle, Lakmé [1883] réactive la figure des héroïnes sacrifiées, icônes de l'opéra romantique, en particulier italien chez Bellini ou Donizetti, depuis Imogene, Norma, Lucia, sans omettre ensuite Luisa Miller et Gilda chez Verdi…

En clair toute amoureuse, à l'opéra, doit souffrir, se sacrifier et mourir. Mais Delibes dans Lakmé semble régénérer le thème en absorbant ce que les français avant lui ont fait de mieux : la virtuosité coloratoure d'un soprano hallucinant comme l'Olympia d'Offenbach (Les Contes d'Hoffmann) ; des duos d'amour qui fusionnent l'intensité tendre de Gounod et le sentimentalisme fin de siècle de Massenet. Une orchestration somptueuse, laquelle s'affirme magnifiquement par exemple dans le prélude orchestral rideau baissé avant l'acte IV…

L'ORIENT FANTASMATIQUE ET SENSUEL… Delibes ajoute aussi un autre thème celui d'un orientalisme sensuel ; où l'occidental découvre aux Indes, une volupté absente dans la sphère occidentale ; la fille du Brahmane, sa beauté troublante est d'autant plus fascinante qu'elle est interdite et inaccessible ; la vierge préservée est totalement dédiée au culte de Brahma et son corps comme le lieu où elle est recluse, inviolable…
Mais le soldat anglais Gérald transgresse la loi paternelle : il viole l'enceinte sacrée, découvre la fille cachée du Prêtre Nilakantha [comme Rigoletto tient confinée sa fille Gilda bientôt découverte puis kidnappée par le Duc] : s'il est subjugué par la beauté de la fille ; «le bel « étranger » lui apprend en retour l'amour, un sentiment qui lui était

interdit : croisement magnifique qui cimente ainsi pendant l'action leur union croissante ; en éprouvant un sentiment inconnu jusque là, Lakmé ouvre une porte qui lui était inconnue ; elle s'y engouffre sans hésiter : une échappée inattendue dans la prison paternelle dans laquelle elle est tenue emprisonnée [ce que Laurent Pelly démontre clairement dès le début où l'héroïne chante son premier air de dévotion… dans une immense cage mobile]. La question de la femme recluse est là aussi posée. En écartant le folklore pour s'intéresser à la réalité crue des relations en jeu, le metteur en scène agit dans la justesse.

La MISE EN SCENE de Laurent Pelly opte pour une évocation épurée d'une Inde sous l'emprise de Nilakantha, Brahmane des plus conservateurs et père despotique. Costumes, décors semblent immaculés, selon une palette blanc et or. C'est évidemment un monde révélant peu à peu l'imaginaire personnel de Lakmé, qui passe de fille du Brahmane à femme amoureuse, combattante pour sa propre liberté. Le choc avec le soldat anglais fait imploser ce système autoritaire et offre à la jeune fille, l'occasion inespérée de s'émanciper [quitte à en payer le prix le plus fort].

NOUVELLE PRODUCTION… Dans cette nouvelle production qui ouvre la nouvelle saison lyrique 2023-2024 de l'Opéra de Nice [lequel sous la direction de Bertand Rossi, affiche nombre d'autres nouvelles productions cette saison], le charisme vocal de la soprano américaine **Kathryn Lewek** est indiscutable : et sa trajectoire au cours de la soirée, clairement comprise et exposée ; ce qui rend ce rôle si captivant aux côtés de ses redoutables défis vocaux ; sa féminité d'abord fleurie, un rien décorative en implorante et fille des dieux [ce que souligne la première scène du I] ;



Puis dans la scène du marché, le fameux air dit des clochettes de la fille du paria (acte II), Lakmé plus clairvoyante sur son état [amoureux et filiale] revendique une violence émancipatrice absente jusque là ;
Surtout dans le dernier acte, plus rayonnante et sûre, elle organise le rite d'une union éternelle en buvant la coupe d'ivoire aux côtés d'un Gérald désarmais conquis, déloyal à son pays, à son devoir et son honneur de soldat ; Lakmé réalise ce rêve amoureux qu'elle incarne avec une justesse sidérante, une détermination admirable. Couleurs, rondeur, legato, agilité, musicalité subtile… la soprano belcantiste ici déjà saluée, subjugue par sa fragilité courageuse, la fermeté de son chant tout en délicatesse. Osons une seule petite réserve : il lui manque le relief du texte français,

une intelligibilité naturelle qui l'aurait conduit à l'excellence. Mais en l'état, sa Lakmé convainc de toute façon tant elle évolue avec cohérence.
Lakmé se suicide certes mais en allant jusqu'au bout de son désir, comme Norma [et bientôt Cio Cio San / Madama Butterfly de Puccini] elle incarne un absolu féminin emblématique du fantasme romantique. En cela elle a réalisé son destin : c'est bien une icône lyrique.

À ses côtés, on relève la solidité vocale du Nilakantha de **Jean-Luc Balestra**, prêtre pétrifié dans son autorité monolithique et père manipulateur ; le sens du phrasé articulé de **Carl Ghazarossian**, subtil Hadji qui fidèle et loyal à Lakmé, est le seul de son entourage, clairvoyant sur la transformation de la jeune femme. Même relief pour les personnages anglais [Frédéric, Ellen, Rose, Mrs Betson] dont Pelly renforce le caractère comique, voire la charge grotesque et bouffe, contrastant [opportunément] avec l'intrigue sentimentale et tragique qui scelle le destin parallèle de Lakmé et Gérald.



Avouons demeurer nettement moins convaincu par le Gérald de **Thomas Bettinger,** voix puissante certes mais absente à toute finesse et qui n'a pas ce style tendre et délicatement articulé propre au personnage du soldat enamouré. Ses duos avec Lakmé sonnent trop vaillants voire martiaux, au risque du hors sujet, faisant surgir… l'intensité d'un Don José aux côtés de la belle indienne. Les airs et parties de Gérald sont parmi les plus raffinés de l'opéra romantique français pour ténor, aussi aboutis que Gounod et Massenet, dans la veine du Nadir des pêcheurs de perles de Bizet. Dommage.

Le chœur de l'Opéra de Nice gagne peu à peu en assurance, dans la scène du marché au II ; puis au III, quand les choristes sont placés de chaque côté du plateau entourant les deux amants réunis…

Sous la direction de **Jacques Lacombe**, l'Orchestre maison s'affine en cours de soirée lui aussi, jouant de mieux en mieux [en équilibre et en détails] sur les couleurs et la magie des timbres ; les cordes encore raides au départ [ouverture] s'assouplissent de plus en plus à l'écoute, comme si elles épousaient en résonance la sensualité de Lakmé qui se libère et règne peu à peu de façon souveraine. Pour le reste, la production visuellement captive, clarifiant le monde imaginaire de Lakmé, son ardente et inextinguible aspiration au rêve et à l'amour.



CRITIQUE, opéra. NICE, le 1er octobre 2023. DELIBES : Lakmé. Jacques Lacombe / **Laurent Pelly.** IL reste une dernière représentation à Nice, ce soir, mardi 3 octobre 2023l 20h. Incontournable. Photos (C) Dominique Jaussein / Opéra de Nice

distribution
Direction musicale: **Jacques Lacombe**
Mise en scène & costumes: **Laurent Pelly**
Reprise par Luc Birraux — Adaptation des dialogues: Agathe Melinand
Décors: Camille Dugas — Lumières: Joël Adam

Lakmé: **Kathryn Lewek**
Gérald: Thomas Bettinger
Mallika: Majdouline Zerari
Nilakantha: Jean-Luc Ballestra
Frédéric: Guillaume Andrieux
Ellen: Lauranne Oliva
Rose: Elsa Roux Chamou
Mrs Bentson: Svetlana Lifar
Hadji: Carl Ghazarossian

Chœur de l'Opéra de Nice
Orchestre Philharmonique de Nice

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, Opéra des Margraves, le 7 septembre 2023. HAENDEL : Flavio, Re de' Longobardi. M. E. Cencic, J. Lezhneva, R. Brès-Feuillet… M. E. Cencic / B. Bayl.

ll est des lieux aux énergies uniques et qui marquent durablement le monde des arts et du sensible. Bayreuth est surtout la cité de Wagner, le *Walhalla* iconique des amoureux des *Leitmotiv* et des harmonies monumentales. Cependant la jolie ville des Margraves est un véritable décor de carte postale aux façades baroques au cœur des vallons de Franconie. Outre le *Festspielhaus* wagnérien, Bayreuth est le siège d'une petite merveille : le **Théâtre Margravial**. Une des très rares salles baroques signée par Galli-Bibiena toujours en usage, ce théâtre a une acoustique parfaite et un décor à couper le souffle. Sous le plafond peint digne du Musée du Louvre et les stucs dorés à la feuille, le spectacle ne s'arrête pas avec la dernière note de musique ou le rideau qui tombe.

Feux de l'amour et du hasard



Désaffecté pendant des décennies et utilisé ça et là pour des concerts et représentations, le Théâtre des Margraves n'a pas connu de une saison régulière d'importance et a figuré comme un lieu de patrimoine muet sous l'abattage de la célébration wagnérienne. Or ce lieu, classé au Patrimoine Mondial de l'UNESCO, a été le cœur de la création de la margravine Wilhelmine de Brandebourg, fille du roi-sergent et sœur préférée du grand Frédéric II de Prusse. Outre des mémoires picantes et spirituels, Wilhelmine nous a laissé une grande production musicale qui est toujours en attente de représentation intégrale.
Grâce à la vision commune de **Max-Emmanuel Cencic** et de **Georg Lang**, le théâtre curial de Bayreuth revient à son répertoire dans une énergie renouvelée. Ensemble ils ont créé le **Festival Baroque de Bayreuth** pour continuer le grand dessein de restitution du répertoire de l'opéra baroque que leur compagnie Parnassus Arts poursuit brillamment depuis des années.
En 2023, outre des récitals et un *Orfeo* de Monteverdi, la scène margraviale a vu une nouvelle production d'un opéra assez méconnu de **Georg Friedrich Haendel** : ***Flavio, rè de'***

Longobardi. Créé à Londres en 1723, cet opéra (en principe l'un des plus courts de Haendel) est un savant mélange de situations sarcastiques et des grandes pages du *Cid* de Corneille. La scène de la confrontation des pères, le célèbre « *Rodrigue as-tu du coeur?* » et le dilemme de Chimène y sont dans le livret de *Flavio*. Cet opéra qui précède de deux ans *Rodelinda* est centré sur son fils, Flavio, ce qui est encore une curiosité dans la production des opéras baroques.
Pour ce troisième centenaire de la création de *Flavio*, **Max-Emmanuel Cencic** s'est entouré d'une distribution internationale et de très haute volée. Dans l'équivalent de Rodrigue, Cencic déploie tout son talent musical et dramatique dans le rôle de Guido. Par ailleurs, il conçoit la mise-en-scène avec une touche très baroque qui rappelle à la fois *Atys* de Jean-Marie Villégier et *The Favourite*, film primé de Yorgos Lanthimos. Les changements se déroulent à vue du décor unique, qui, tel un panorama, se plie et se déplie pour représenter des salons, des chambres et des belvedères. Malgré l'intérêt dramatique et technique de ces panneaux et des changements de mobilier qui les accompagnent, l'opéra s'est vu allongé d'au moins une heure et demie par des pages instrumentales qui n'ajoutaient rien à l'intrigue. On se pose la question sur l'utilité des rôles muets et notamment un maître de cérémonie qui ponctuait les changements de décor. Les situations, même humoristiques sont souvent exagérées et portées vers l'hystérie. L'oeuvre, malheureusement en souffre par ce manque de subtilité dans les contrastes entre l'intrigue comique et le mélodrame.
Sur le plateau, malgré les contraintes dues à la mise-en-scène, la distribution dans l'ensemble est équilibrée et brillante. **Max-Emmanuel Cencic** dans le rôle de Guido nous montre encore une fois combien sa tessiture est riche et prompte à l'émotion. On aime à l'entendre à la fois dans la virtuosité des cadences ciselées et les lamenti envoûtants. Dans le rôle titre, **Rémy Brès-Feuillet** incarne un Flavio excentrique et lubrique. Une sorte de prince débauché du bon plaisir. Outre des qualités vocales exceptionnelles et un timbre riche dans sa complexité, Rémy Brès est inénarrable dans son jeu, une performance à marquer d'une pierre blanche.
Julia Lezhneva est l'Emilia rêvée. Le timbre fruité et agile, l'inventivité inépuisable dans les *da capo* et des prouesses

théâtrales nous ont ravi amplement. Seulement, quelques cadences dont les longueurs nous perdaient parfois dans des variations nous évoquent des réserves, très très légères vu le grand talent de cette interprète idéale pour les rôles de Cuzzoni. Amoureux transi et trahi, **Yuriy Minenko** nous ravit dans le rôle de Vitige. Si la mise en scène l'a relégué au rôle de petit courtisan/valet de chambre, son interprétation a été mémorable et sans accroc. Le timbre est de toute beauté, les ornements élégants et les cadences d'une grande intelligence musicale et d'un raffinement hors pair. Nous espérons très bientôt l'entendre dans des récitals sur nos scènes françaises.

Sreten Manojlovic a été une révélation lors de la finale du Concours Cesti d'Innsbruck en 2020. Il s'est révélé très vite un des meilleurs chanteurs de sa génération. Dans le rôle néfaste de Lotario, équivalent de Don Gomès, Sreten Manojlovic déploie une tessiture aux graves veloutés mâtinés d'une richesse chromatique dosée avec panache et élégance. Comedien de grand talent, nous avons apprécié son interprétation de bout en bout. La Teodora de feu de **Monika Jägerová** nous ravit avec une belle diction, des très belles couleurs notamment dans le registre grave. Dommage que son « *Che colpa e la mia* » soit dans un *tempo* trop rapide. Seule réserve de la soirée, l'Ugone quelque peu en retrait de **Fabio Trümpy**.

Assurément la palme absolue revient aux extraordinaires musiciens de **Concerto Köln** et au chef **Benjamin Bayl.** Malgré quelques *tempi* hors de propos ou même hors sujet, la direction de maestro Bayl est équilibrée dans les timbres et les intentions. L'orchestre se donne à cœur joie dans la justesse et une cascade de couleurs déployés à la perfection.

Si la fumée des non-dits annonce le feu des passions, alors ce soir *Flavio* a incendié la nuit de Bayreuth comme le feu purificateur qui consomma Brünnhilde et son amour. Longue vie à Bayreuth et longue vie au baroque !

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, Opéra des Margraves, le 7 septembre 2023. HAENDEL : Flavio, Re de' Longobardi. M. E. Cencic, J. Lezhneva, R. Brès-Feuillet… M. E. Cencic / B. Bayl. Photos (c) Clemens Manser.

VIDEO : « Flavio, Re de' Loongobardi » de Haendel au Bayreuth Baroque Festival

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 26 septembre au 8 octobre). BIZET : Les Pêcheurs de perles. A. C. Gillet, M. Vidal, A. Duhamel, J. F. Setti. Thomas Lebrun / Victorien Vanoosten.

C’est par un spectacle on ne peut plus “traditionnel” dans sa réalisation – certains s’en réjouiront quand d’autres s’en offusqueront… – que s’est ouvert la saison 23/24 du **Théâtre du Capitole**, avec comme titre ***Les Pêcheurs de perles*** de **Georges Bizet**, confiés aux soins du chorégraphe **Thomas Lebrun**, directeur du Centre chorégraphique national de Tours. La danse s’y retrouve naturellement extrêmement présente, pour ne pas dire omniprésente, au travers de 12 talentueux danseurs issus du **Ballet du Capitole** (6 hommes et 6 femmes) qui alternent, voire mélangent, des figures issues du ballet classique et de la danse traditionnelle indienne. Ils sont, à l’instar de tous les protagonistes du drame, vêtus de costumes variés et colorés imaginés par **David Belogu**. Pour le reste, la production offre à voir des décors simples et orientalisants, une grande structure de bambous réalisée par **Antoine Fontaine**, plongée dans les lumières la plupart du temps bleutées réglées par le magicien-éclairagiste **Patrick Méeüs**. Une mise en scène “classique” à souhait qui vise à traduire le plus

explicitement possible la naïveté sans apprêt du livret de Cormon et Carré, conventionnel, certes, mais moins inepte que l'on ne le décrit parfois. La direction d'acteurs pêche ici cependant trop souvent, et entre l'opéra "de papa" et le *Regietheater*, il doit bien exister une "solution" intermédiaire ?



Les deux grands habitués de leurs rôles, **Anne-Catherine Gillet** en Leïla et **Alexandre Duhamel** en Zurga, suscitent toujours le même enthousiasme. La première possède les moyens idéaux de son personnage, avec son solide soprano lyrique, capable d'ampleur et de puissance, tout en sachant aussi alléger, les vocalises de la fin de l'acte 1 ne lui posant par ailleurs aucun problème. Mieux, elle termine sa cavatine du II ("*Comme autrefois*") par une superbe cadence, émise comme dans un rêve. De son côté, Alexandre Duhamel est un Zurga idéal : timbre sonore qui se projette, avec radiance et sans excès, de beaux

phrasés, une louable énergie rythmique et un registre grave sans faille. Le Nadir du haute-contre français **Mathias Vidal** est plus problématique, à l'instar de son Nemorino rennais en juin dernier : pas plus le répertoire romantique français que le *bel canto* italien ne semblent être dans ses cordes (vocales), avec un chant heurté qui manque par trop de legato, et un jeu "névrotique" qui finit par lasser. Quand on est dans les 2 ou 3 meilleurs chanteurs dans son répertoire de prédilection (le chant français du XVIIIe), autant continuer d'y briller plutôt que de décevoir dans d'autres, non ?… Rien à redire, en revanche, sur le Nourabad de la basse française **Jean-Fernand Setti**, auquel il prête autant son impressionnante stature que ses imposants moyens. Il retient également l'attention par son traitement vestimentaire, avec son costume rouge vif aux larges épaulettes montantes, son collier à plusieurs étages de perles, son sceptre en forme de cobra et son visage peinturluré en vert !

En fosse, le jeune chef français **Victorien Vanoosten** et l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse** parviennent sans mal à exhaler toutes les fragrances de cette magnifique partition, et à en faire palpiter le phrasé, sans que la tension ne se relâche jamais. Saluons également la prestation du chœur maison qui, s'ils souffrent au cours de la soirée de quelques petits décalages, n'en délivrent pas moins un superbe « *Sur la grève en feu* ».

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 26 septembre au 8 octobre). BIZET : Les Pêcheurs de perles. A. C. Gillet, M. Vidal, A. Duhamel, J. F. Setti. Thomas Lebrun / Victorien Vanoosten. Photos © Mirco Magliocca

VIDEO : Christophe Ghristi présente « Les Pêcheurs de perles »

au Théâtre du Capitole